

Peut-être ces souvenirs, tout personnels, réveilleront-ils ailleurs quelque sympathie, et ne manqueront-ils point d'à-propos, maintenant que la plupart des exilés vont revoir ce merveilleux Paris, après lequel ils soupiraient depuis si longtemps. Je rapporterai naïvement l'impression qu'ils firent sur moi, et si la vérité n'est pas toujours un éloge, ce n'est certes pas que je veuille rouver d'anciennes blessures ou insulter à la vieillesse et au malheur, mais nous avons marché si vite depuis quarante ans, nous sommes si loin de 92, qu'un siècle tout entier semble nous séparer de ces hommes. Tout vivans qu'ils sont, quelques-uns, tous appartiennent déjà à l'histoire ; la postérité a commencé pour eux, et l'écrivain ne leur doit plus que la vérité.

Tout les attirait et les fixait à Bruxelles : la communauté de langue, de mœurs, d'habitudes, la beauté de la ville, le paysage si varié qui l'environne, les principes hospitaliers des habitans. Les vieux débris de la Montagne et la rédaction du *Nain jaune* y trouvèrent une protection aussi décidée, une hospitalité aussi amicale que les exilés de Gand.

Quelques exilés, certains jeunes Piémontais entre autres, ne se faisaient remarquer que par l'excellence de leur tenue aristocratique et la perfection du nœud de leur cravate. Fervens adorateurs de la mode, on les voyait papillonner sans cesse autour des fraîches fleurs d'Albion dont le Parc est diapré aux jours de travail, quand les consommateurs seuls ont le privilège de la promenade, et que les producteurs restent chez eux. On dit que César, méditant ses projets révolutionnaires, se promenait nonchalamment dans les ruines de Rome, la ceinture lâche et la robe parfumée. Ainsi faisait le marquis de Prié. J'aime à croire que Sylla, rencontrant le marquis dans les rues, se fût écrié aussi : « Je vois dans ce jeune fashionable plusieurs Marius. » Pour moi, dont la vue ne perce pas si loin, j'aimais mieux me rapprocher des Marius dans la contenance desquels se retrouvaient quelques vestiges de Minutemen et de Carthage.

Je me rappelle un jour que se trouvaient réunis le général Zaldivar, celui-là avait servi sous les cortès d'Espagne ; Guillaume Pape, le Napolitain, qui prouva en 1821 que pour mener à terme une révolution, valeur, droiture et patriotisme ne suffisent pas, et le libérateur du Pérou, San Martin. C'était à un bal, et ces trois figures, brunes, velues, dominantes, celle de San Martin surtout, si noble, si décidée, qui rappelle Dugommier et Kléber, tranchaient violemment sur le teint beurre frais, blâtré et lèché des fashionables belges et anglais. San Martin et Zaldivar s'étaient vus en Espagne ; la reconnaissance fut affectueuse ; puis dans une embrasure